

VOLTAIRE ET L'HISTOIRE NATIONALE AU MIROIR DU CATHOLICISME INTRANSIGEANT

Hilaire Multon

Ambassade de France en Italie, délégué culturel à Turin – RESEA-LARHRA (Lyon)

Pourquoi rapprocher Voltaire, contempteur du clergé et pourfendeur de « l'Infâme » des catholiques intransigeants du XIX^e siècle ? Quel intérêt ceux qui s'en prennent à la Modernité et au Siècle, tout imprégnés de l'enseignement délivré par le *Syllabus* de 1864, peuvent-ils trouver à la lecture du philosophe de Ferney, porte-drapeau de plusieurs générations de rationalistes et de libres penseurs ? L'enjeu de cette étude vise précisément à mesurer combien la figure de Voltaire joue le rôle de « mythe mobilisateur », notamment à travers la réception de son œuvre d'historien. La question des anti-voltairiens, sujet largement défriché et débattu, notamment par Gérard Gengembre et Antoine Compagnon¹, ne sera pas étudiée en tant que telle. Il s'agira plutôt de montrer combien le Voltaire historien de la nation, l'auteur de *La Pucelle* et de *La Henriade*, cristallise la haine de ses adversaires tout au long du XIX^e siècle, notamment à partir de 1859, moment où la « question romaine » – c'est-à-dire la position de la France face au Saint-Siège – retrouve une place dans le débat public. Pour mieux exorciser un présent aussi funeste, les hérauts du catholicisme n'hésitent pas à invoquer les mânes de Voltaire, alors même qu'une nouvelle édition des *Œuvres complètes* est en préparation et qu'une souscription est lancée en 1867 afin d'ériger une statue au grand homme. Sous le Second Empire, il y a bien une actualité voltairienne que révèle en creux l'intérêt porté par les polémistes intransigeants et les historiens catholiques à l'œuvre d'historien de celui qu'ils considèrent comme le fossoyeur *sui generis* de la nation très-chrétienne.

Les historiens catholiques du XIX^e siècle, ceux, pour la plupart chartistes, qui se rassemblent dans la *Revue des questions historiques*, ou bien les polémistes du second XIX^e siècle à la manière de Veillot, de Jean-Joseph Gaume ou de Léon Bloy, considèrent en effet qu'il n'y a qu'une vérité, celle qui découle des Livres

1 A. Compagnon, *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005 ; G. Gengembre, « Était-ce la faute à Voltaire ? L'anti-voltairianisme de Bonald », *Cahiers Voltaire*, 6 (2007), p. 113-127. Voir aussi la section « Sur les voltairiens et les anti-voltairiens » dans les numéros 5 (2006), 6 (2007), 7 (2008) et 8 (2009) des *Cahiers Voltaire*.

saints et de la Tradition fixée par le magistère. La pensée et l'enseignement de la papauté, déclinés dans tout le cours du XIX^e siècle selon les antiques catégories du magistère, de l'orthodoxie et de la tradition, tiennent peut-être en une phrase, inscrite dans la péroraison de la lettre de Léon XIII sur les études historiques : *Clamat enim quodammodo omnis historia, Deum esse* (« Toute l'histoire crie qu'il y a un Dieu »). C'est dire assez qu'aux yeux du pape, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, la culture ne saurait que rencontrer, exprimer et confesser une vérité religieuse. Plus qu'un mot d'ordre, l'intransigeance catholique se révèle une forme de sensibilité à la culture et à l'histoire, qui voit en Voltaire une sorte de repoussoir autour duquel il est possible de construire une apologétique et une littérature de combat.

54

Revue d'histoire, presse intransigente, libelles, biographies à charge révèlent pleinement cette présence du Voltaire historien, non sans traduire des choix, des inflexions et des lectures différenciées. Utilisant Voltaire comme un véritable « mythe mobilisateur » (Michèle Sacquin²), l'historiographie de matrice catholique s'adosse à la mythologie des *Gesta Dei per Francos* pour charger *La Henriade* et *La Pucelle*. En revanche, elle reste relativement silencieuse sur *Le Siècle de Louis XIV*, ce qui traduit une réception à front renversé eu égard aux historiens libéraux et positivistes. En d'autres termes, ce n'est pas la compréhension des « progrès de l'esprit humain » qui mobilise ces lecteurs catholiques, mais plutôt la rédemption des grandes figures de la France chrétienne : à une philosophie de l'histoire guidée par l'idée de progrès, ces lecteurs opposent un mémorial et un martyrologe tout entier tourné vers la résurrection d'un passé glorieux.

UN HÉRITAGE DU TRADITIONALISME : CATHOLICISME INTRANSIGEANT ET REJET DES LUMIÈRES

On ne peut pas comprendre le catholicisme intransigent du XIX^e siècle, celui qui refuse la modernité, le libéralisme et le fait démocratique, sans prendre en considération le traumatisme de la Révolution française, avec la persécution de l'an II, le vandalisme, l'exil intérieur des prêtres réfractaires. La mémoire du catholicisme et les choix politiques qui en découlent est profondément marquée par cette fracture profonde, véritable blessure au flanc de la « fille aînée de l'Église », véritable césure dans les pratiques dévotionnelles et les modalités d'expression de la foi des fidèles catholiques. Le corollaire de cette interprétation de la Révolution est le rejet de la philosophie des Lumières.

2 M. Sacquin, *Entre Bossuet et Maurras. L'anti-protestantisme en France, de 1814 à 1870*, Paris, École des chartes, 1998.

Parmi tant d'autres, sous le Second Empire, alors que la « question romaine » envenime les relations entre le pouvoir impérial et les catholiques – Pie IX se proclamant prisonnier au Vatican, tandis que Napoléon III choisit d'appuyer militairement les aspirations du royaume de Piémont-Sardaigne en faveur de l'unité italienne – la figure de Voltaire concentre les haines et nourrit l'imprécation.

Le renouveau de la « question voltairienne » sous le Second Empire

À partir de 1859, la recrudescence de l'anticléricalisme, lié notamment à la « question romaine » et à la mobilisation du clergé et des fidèles autour de la défense du pouvoir temporel, favorise la renaissance d'un culte voltairien. Les dernières années du Second Empire sont en effet marquées par la publication de plusieurs éditions des *Œuvres complètes* et par la souscription lancée en faveur de l'érection d'une statue en 1867. Ce culte entraîne les vives réactions de Louis Veillot et de Barbey d'Aurevilly. Dans la *Revue du monde catholique*, Louis Nicolardot exprime la vigueur de cet affrontement en publiant un essai intitulé « Les anti-voltairiens depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours »³.

À l'occasion de l'inauguration de la statue de Voltaire dans le square Monge, le 14 août 1870, *L'Univers* réagit avec violence : « La glorification de Voltaire est un attentat contre le genre humain, une insulte à toute justice, à toute pudeur, à tout bon sens⁴ ». Dans une lettre adressée à Régis Girard, directeur de *La Terre sainte* – journal des pèlerinages du diocèse de Grenoble –, datée du 15 août 1871, Mélanie Calvat, la voyante de La Salette, confie avoir adressé une lettre à Thiers, chef du pouvoir exécutif de la République française, lui demandant « d'enlever la statue de Voltaire, à Paris, et tout ce qui n'est pas de Dieu et pour Dieu⁵ ». Quelques années plus tard, faisant écho à la bergère de La Salette, dont il devient l'un des dévots à la fin des années 1870, Léon Bloy traduit le même rejet dans son *Journal*. L'homme de Ferney partage avec Benjamin Franklin et Rousseau « l'effrayant honneur d'avoir au XVIII^e siècle incomparablement travaillé à l'avilissement de la pensée et du cœur humains⁶ ». Il renchérit un peu plus tard, en réponse à la lettre d'un inconnu qui déclare aimer Huysmans et déplore les sentiments de Bloy à son égard : « Joseph de Maistre a écrit :

3 L. Nicolardot, « Les anti-voltairiens depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours », *Revue du monde catholique*, 3^e année, t. 9, Paris, V. Palmé, 1864, p. 507-523.

4 *L'Univers*, 14 août 1870.

5 J.-M. Curicque, *Voix prophétiques*, 5^e éd., Paris, V. Palmé, 1872, 2 vol., t. I, livre 2, chap. 2, p. 89-132.

6 L. Bloy, *Journal*, 30 septembre 1905, éd. P. Glaudes, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1999, 2 vol., t. I, p. 580.

Si quelqu'un, dans une bibliothèque, se sent attiré par Voltaire, Dieu ne l'aime pas. C'est la même chose pour Huysmans⁷ ».

Louis Veuillot, polémiste éloquent et parangon de l'intransigeance catholique de cette période, s'inscrit dans la même veine lorsqu'il oppose terme à terme l'orgueil de la Raison et la Vertu catholique dans un texte de 1855 :

L'orgueil et l'impureté caractérisent le XVIII^e siècle [que Veuillot oppose au « siècle de Marie »], et il a reçu le nom de l'écrivain dont ces passions ont enflammé le génie. C'est avec raison qu'on l'appelle le *siècle de Voltaire*. Condorcet disait : *Voltaire n'a pas vu tout ce que nous faisons, mais il a fait tout ce que nous voyons*. Aucun siècle n'a été baptisé du nom d'un homme de lettres, et aucun autre n'a plus faussé et souillé la conscience humaine. Jamais la conjuration des perversités qui s'arment en tout temps contre la loi du Christ, n'a été plus générale, plus perfide, plus triomphante. Luther se rua en mugissant contre ce qu'il voulait détruire. Il laissa encore, du moins il crut laisser quelque chose à Jésus-Christ et à la pudeur. Voltaire n'a rien respecté. Il s'est glissé partout, mordant en secret ce qu'il craignait d'insulter. L'obscénité fut son arme de choix. Il a rempli de son venin une littérature qui était la littérature du monde civilisé. Ces sophismes pernicieux que hurlent nos sectaires, cette dérision imbécile où tant d'âmes se réfugient obstinément contre la vérité et contre le salut, cette dépravation quasi-universelle des lettres et des arts, c'est la sève de Voltaire [...].

Les vases saints servirent aux orgies des vainqueurs ; pas un évêque ne resta sur son siège, pas un curé dans son église, pas une religieuse dans son couvent. Pour consommer la déchéance de Dieu et du culte des chrétiens, on institua un autre dieu et un autre culte, un *Être suprême* qui ne gênât point l'orgueil, un *culte de la Nature* qui ne gênât point la volupté⁸.

Face à un tel torrent d'invectives, Félix-Titus Courtat décide de prendre la plume et publie en 1872 une *Défense de Voltaire contre ses amis et contre ses ennemis*⁹. Parmi ces derniers, il cite pêle-mêle Louis Veuillot, Ernest Renan, l'abbé Ulysse Maynard, chanoine du diocèse de Poitiers et auteur d'une biographie de Voltaire en 1867. Au cours de ces années, il semble donc bien y avoir une actualité voltairienne, étroitement liée à la question du rapport de la nation au fait catholique à l'idée de Révolution, relancée par les dernières évolutions du *Risorgimento* italien.

7 *Ibid.*, 13 décembre 1911, t. II, p. 256-257. Selon P. Glaudes, il s'agit d'une réminiscence d'un passage du 4^e entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg* : « Si quelqu'un en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré par les œuvres de Ferney, Dieu ne l'aime pas » (*Les Soirées de Saint-Petersbourg*, Genève, Slatkine, 1993, t. I, p. 236).

8 L. Veuillot, *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires, 1842-1856*, Paris, L. Vivès, 1857, 6 vol., t. VI, p. 520-521.

9 F.-T. Courtat, *Défense de Voltaire contre ses amis et contre ses ennemis*, Paris, A. Lainé, 1872.

Dans l'esprit des catholiques intransigeants, le *Risorgimento* – c'est-à-dire le processus de construction de l'unité italienne –, dans sa dimension sécularisatrice, n'est que le dernier maillon d'une chaîne qui a pris sa source chez Luther, s'est prolongée avec le rationalisme et les philosophes, avant de conduire au joséphisme et à la Révolution française. Cette filiation, explicitée dans l'œuvre de Maistre, sert de point de référence pour l'intransigeance catholique et retrouve une actualité à partir de la radicalisation de la crise entre le royaume de Piémont et le pape Pie IX. Dans *La Civiltà cattolica*, les références au philosophe savoyard sont nombreuses. Un jésuite comme le père Raffaele Ballerini s'en inspire largement dans les articles qu'il livre au journal. En 1872, dans un essai consacré aux prophéties et vaticinations alors en vogue, il synthétise ainsi la pensée maïstrienne :

La Papauté a trois terribles ennemis contre elle : le *Gallicanisme*, la *Révolution* et le *Protestantisme*, père des deux autres. Qu'on laisse passer un peu de temps et l'on verra le triomphe de la première sur cette hydre à trois têtes. Ne nous laissons pas abuser : la *Révolution* est l'*erreur*, elle est *satanique* par essence. Elle ne peut donc être tuée que par la Papauté, qui est la *vérité*, parce qu'elle est le *Christ sur terre*¹⁰.

La défense du pouvoir temporel devient donc le symbole de la lutte livrée contre la Révolution. La presse catholique intransigente se fait l'écho de ces positions et les rend accessibles à un large public. Sous la plume des publicistes, la galerie des ennemis de la Papauté dessine une sorte de chaîne maléfique orientée vers la destruction des fondements chrétiens de l'Europe.

À l'appui des thèses défendues dans *La Civiltà cattolica* et dans d'autres périodiques de l'intransigeance catholique, des auteurs comme Jean-Joseph Gaume ou Mgr de Ségur présentent la Révolution et les principes de 1789 comme l'œuvre de Satan, dont les racines remontent jusqu'aux postulats individualistes développés par la Réforme. Traduits, publiés dans de petits fascicules mensuels peu coûteux, les textes des « ultramontains français » côtoient des récits édifiants sur les zouaves pontificaux et les martyrs de la

10 R. Ballerini, « I vaticinii e i nostri tempi », *La Civiltà cattolica*, XXIII (1872), série VIII, t. 6, p. 10-11. Sur l'influence de Maistre en Italie, voir Ettore Passerin d'Entreves, « I conservatori e i controrivoluzionari dalla Restaurazione all'Unità », dans *Bibliografia dell'età del Risorgimento*, in onore di A. M. Ghisalberti, Firenze, L. S. Olschki, 1971-1977, 4 vol., t. I, p. 119-133. Sur la culture catholique italienne à l'époque de la Restauration et sur sa dépendance vis-à-vis de la littérature « ultramontaine » française, voir Guido Verucci, « Per una storia del cattolicesimo intransigente in Italia dal 1815 al 1848 », *Rassegna storica toscana*, IV (1958), p. 251-285 ; Silvio Fontana, *La Controrivoluzione cattolica in Italia (1820-1830)*, Brescia, Morcelliana, 1968.

bataille de Castelfidardo (1860). Un lecteur peu au fait des querelles politico-théologiques, peu habitué à l'histoire, peut y appréhender les forces en présence, dans la mesure où les thèses y sont présentées sous forme ramassée et synthétique. Il peut se construire une représentation opposant terme à terme le « vrai père de la Révolution » et « l'ennemi de la Révolution par excellence » :

Pour comprendre la Révolution, il convient de remonter jusqu'au père de toute révolte qui, le premier, a osé dire et ose répéter jusqu'à la fin des temps : *non serviam*, je n'obéirai pas. Oui, Satan est le père de la Révolution¹¹.

58 Après avoir signalé Luther et Calvin, Voltaire et Rousseau, comme autant d'expressions de la « puissance maléfique de Satan, leur géniteur », Ségur présente la Révolution française comme « une sorte de consécration » du péché originel. En contrepoint de sa présentation de l'origine du Mal, il définit la trilogie constituant l'antithèse de la Révolution, à savoir le Christ, le Pape et le pouvoir temporel.

Reconstituant la chaîne des « émissaires de Satan¹² », ces publicistes versent dans une culture de l'imprécation disqualifiant toute tentative de rapprochement entre le monde catholique et les libéraux héritiers des Lumières. Leur conception de la présence au monde, forgée dans une théologie ou une historiographie de nature polémique, se nourrit aussi d'une défense et illustration de grandes figures de la France chrétienne, dans une conception du monde où le « Doigt de Dieu » (*Digitus Dei*) agit providentiellement en faveur des princes chrétiens et du peuple des fidèles. Les *Gesta Dei per Francos* deviennent le point focal de tous ces esprits avides d'en découdre avec la modernité et de renouer avec la destinée providentielle de la « France très-chrétienne ».

DÉFENDRE LA MYTHOLOGIE DES *GESTA DEI PER FRANCO*S : LES CHARGES CONTRE LA *HENRIADE* ET LA *PUCELLE*

Fondée en 1866 par le marquis Gaston du Fresne de Beaucourt, d'inspiration catholique et conservatrice, la *Revue des questions historiques* s'empare des œuvres voltairiennes consacrées à deux figures de l'histoire nationale dès ses premiers numéros. Sous la plume d'Alfred Nettement et de Georges Gandy, on y trouve ainsi un essai consacré à la guerre de Cent Ans et à la chevauchée

11 L. G. de Ségur, « La Rivoluzione », *Piccole letture cattoliche*, II (1862), n. 15, p. 14-15.

12 L'expression est employée par Pie IX lui-même dans l'allocution *Omnibus notum* du 13 juillet 1860, consacrée aux conditions de la religion en Italie après l'annexion de la Toscane et de l'Émilie et l'occupation de la Sicile par Garibaldi (*Pii IX pontificis maximi acta*, pars I, t. 3, [1864], reprint Graz, Akademische Druck-u. Verlagsanstalt, 1971, p. 165).

héroïque de la bergère de Domrémy, mais aussi une étude sur les guerres de Religion et le massacre de la Saint-Barthélemy, qui permet de poser la question de la liberté de culte et du pluralisme religieux. Les œuvres dramaturgiques de Voltaire consacrées à ces deux événements y sont citées et commentées.

« La mission de Jeanne d'Arc », par Alfred Nettement¹³

Bibliographe, homme de lettres, essayiste, Alfred Nettement s'attache à reconstituer l'historiographie consacrée à la mission de Jeanne d'Arc au service du Dauphin de France. Dans cet essai, il s'en prend principalement à l'historiographie positiviste incarnée par Quicherat ou Henri Martin. Faut-il rappeler ici que Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans connu pour ses positions libérales, ami des puissants et chroniqueur régulier du *Correspondant*, a engagé en 1854 le procès de béatification de Jeanne d'Arc et confié à l'historien Henri Martin la fonction de compiler les documents historiques, première étape du processus avant l'envoi du dossier à Rome ? Voltaire est signalé dans cette filiation anti-catholique :

Au XVIII^e siècle, à l'encontre de Voltaire qui fut cruellement puni d'avoir haï la religion, puisque ce fut cette haine fanatique qui le porta à insulter sur son bûcher Jeanne d'Arc, la libératrice de la France, dans un ouvrage qui « semble avoir été écrit par le laquais d'un athée »¹⁴ – c'est ainsi qu'il parle de lui-même pour cacher sa honteuse paternité – Lenglet du Fresnoy, converti par l'étude des documents, composa un livre dont l'intention est bonne, malgré son titre et sa prétention de tout expliquer par des raisons humaines, l'Histoire de *Jeanne d'Arc, vierge, héroïne et martyre d'État*¹⁵.

Et de renchérir en soulignant le caractère divin et surnaturel de l'action de Jeanne d'Arc dans l'histoire et en moquant les prétendus historiens rationalistes :

S'il n'y a qu'un rôle joué, au lieu d'une mission accomplie, il faut renoncer à comprendre cette histoire de notre histoire [polémique entre M. de Beaucourt et Henri Martin]. [...] Nous nous trouvons ici en présence du rationalisme qui, de nos jours, a diminué les lumières de tant de brillants esprits. (p. 531)

Une autre plume intransigeante, véritable contempteur du siècle, ennemi juré de la politique italienne du Second Empire, ultramontain affirmé, s'en

13 A. Nettement, « La mission de Jeanne d'Arc », *Revue des questions historiques*, 1868, p. 526-561.

14 La formule est citée par Athanase Renard (antiquaire, érudit, poète) dans *Jeanne d'Arc ou la Fille du peuple au XV^e siècle*, Paris, Furne, 1851, p. 273. La citation exacte est : « Je n'ai jamais rien vu de plus plat et de plus horrible, cela est fait par le laquais d'un athée » (Voltaire à Clavel de Brenles, 29 juillet 1755, D6362).

15 A. Nettement, « La mission de Jeanne d'Arc », art. cit., p. 527.

prend à la manière dont Voltaire a considéré la « libératrice de la France » dans *La Pucelle*. Principal rédacteur de *L'Univers*, journal polémique qui se trouve dans la plupart des couvents et des sacristies de l'époque, il traduit en creux « l'infamie » léguée par Voltaire, faisant de ce dernier le centre autour duquel s'organise la polémique anticatholique sur les grandes figures de l'histoire nationale. Revenant sur l'usurpation de Louis-Philippe en 1830, il érige Jeanne d'Arc et Geneviève comme figures tutélaires de la Tradition et de la Légimité :

60

Le résultat fut la révolution de 1830, qui jeta sur le trône un prince voltairien, et qui, durant près de deux années, au nom de la liberté, proscrivit dans Paris l'habit ecclésiastique. Voltaire alors reçut ses derniers honneurs. Il eut sa statue, élevée des deniers publics, au fronton d'un temple d'où l'on avait arraché la croix. Ce fut la fin, autant du moins que ces combats peuvent finir. Voltaire reste debout au fronton de Sainte-Geneviève, mais déjà humilié sous la croix, perpétuel objet de ses sarcasmes. À cette place insolente, il n'est désormais qu'un témoin et non plus un triomphateur. Parle ! dis ce que tu fais là ! Sur nos vieilles cathédrales, les Barbares et les sectaires de tous les siècles ont marqué leur passage par d'impuissantes dévastations [...]. Ici les Normands, ici les protestants, ici les révolutionnaires. Il fallait un monument plus effronté du règne de Voltaire, une offense plus signalée aux vertus qu'il aurait voulu abolir. Et comme il n'a rien tant haï que la foi, l'humilité et la charité, ses disciples ont eu cette inspiration digne de lui : dans la pierre consacrée au Dieu vivant, ils ont figuré l'insulteur de la chaste Jeanne, et ils en ont insulté le souvenir de l'humble Geneviève¹⁶.

Il est intéressant de noter que Veuillot concentre ses attaques sur ceux qui désacralisent l'histoire – l'histoire positive ou critique naissante – et qu'il fait de Voltaire la source de cette délégitimation/dés-héroïsation de l'histoire nationale :

Et Jeanne d'Arc, malheureux qui nous accusez d'outrager les gloires de la France et qui ne vivez que des résidus de Voltaire !

Vous n'avez pas renié l'infamie de Voltaire [*La Pucelle*], vous ne le pouvez pas. L'excuse invoquée par M. Béranger pour ses chansons immorales, il faut l'admettre aussi pour les infamies de Voltaire [...]. (p. 579)

Dans la biographie qu'il consacre au philosophe en 1868, l'abbé Michel-Ulysse Maynard, chanoine du diocèse de Poitiers, prêtre érudit et historiographe de son diocèse, fait écho à cette interprétation de l'histoire nationale comme épopée placée sous le signe de la protection divine : « Notre histoire ne renfermait

¹⁶ L. Veuillot, *Mélanges religieux, op. cit.*, t. VI, p. 523-524.

peut-être qu'un seul sujet d'épopée, Jeanne d'Arc, et nous savons ce que Voltaire en a fait¹⁷ ».

L'histoire des guerres de Religion : Voltaire enrôlé dans la polémique anti-protestante

La question des guerres de Religion croise bien entendu celle de la Réforme et du pluralisme religieux. Dans l'anti-protestantisme du XIX^e siècle tel que l'a étudié M. Sacquin¹⁸, la question de l'histoire des guerres de religion et notamment de la Saint-Barthélemy est au cœur de la polémique. L'historiographie dominante du XIX^e siècle, c'est-à-dire l'historiographie romantique puis libérale issue des Lumières, a fait des protestants les victimes d'un pouvoir catholique absolu et liberticide. Les historiens catholiques traditionalistes ont alors tout fait pour exhumer et pointer du doigt les « violences protestantes ». C'est le cas, sous la Restauration, de Félicité de Lamennais, qui prend la défense de la Ligue dans *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église*, publié en 1829. C'est le cas de Chateaubriand dans ses *Études historiques* lorsqu'il pointe la violence protestante en Irlande ou dans la région de Munster. C'est enfin le rôle que s'assigne la *Revue des questions historiques* dès sa création afin d'aboutir à une interprétation à ses yeux plus équilibrée de ce moment fondateur de l'histoire nationale. Livrant une bataille sans merci contre les historiens rationalistes, notamment après la création de la toute nouvelle IV^e section de l'École pratique des hautes études en 1865, fortement influencée par l'école allemande, ces jeunes chartistes n'hésitent pas à contester la thèse dominante d'une alliance entre les intérêts catholiques et un égoïsme politique sans moralité pour expliquer le massacre de la Saint-Barthélemy. « Voilà l'acte d'accusation que les pamphlétaires du XVI^e siècle ont transmis à Voltaire et qu'il a transmis religieusement aux héritiers de ses calomnies », tranche la *Revue des questions historiques*¹⁹.

Dans un long essai d'historiographie consacré au sujet, Georges Gandy cite plusieurs fois Voltaire, laissant apparaître l'influence de l'interprétation livrée par *La Henriade* :

17 M.-U. Maynard, *Voltaire, sa vie et ses œuvres*, Paris, Bray, 1868, 2 vol., t. I, p. 163. L'abbé Maynard (1814-1893), chanoine du diocèse de Poitiers, est l'un des collaborateurs de Mgr Pie, le très intransigent et légitimiste évêque du diocèse. Publiciste, historiographe, il fait partie de ces ecclésiastiques érudits à l'image de l'abbé Gorini dans le diocèse de Belley ou des prêtres érudits du diocèse de Dijon étudiés par Sylvain Milbach (*Prêtres historiens et pèlerinages du diocèse de Dijon : 1860-1914*, Dijon, EUD, 2000). Sa biographie à charge fut rééditée en 1870, traduction de l'actualité voltairienne dans les dernières années du Second Empire.

18 M. Sacquin, *Entre Bossuet et Maurras, op. cit.*, « Une certaine lecture de l'histoire », p. 343.

19 *Revue des questions historiques*, 1868, p. 364.

Voltaire et toute la secte encyclopédique soutenaient alors, avec le commun des hérétiques, qu'il y avait eu entre la religion et la royauté un accord hypocrite pour exterminer les protestants. De nos jours, les préjugés ou la passion puisent encore aux mauvaises sources, font des réticences calculées et de sophistiques interprétations²⁰.

Et de reprendre à son compte le *topos* selon lequel le protestantisme serait père de la Révolution et intrinsèquement violent :

Le calvinisme dont l'esprit est républicain a tenté longtemps des entreprises de révolution parmi nous, comme en Hollande et en Angleterre, mais il ne pouvait les accomplir qu'à travers des flots de sang. Un homme considérable du xvi^e siècle sentait bien cette situation quand il disait de *l'estat huguenot* : « c'est une démocratie mêlée d'aristocratie, une république dans la monarchie, de laquelle elle fomentera la ruine, parce que l'un de ces gouvernements ne peut subsister ni demeurer sans la ruine de l'autre » (*Mémoires de Saulx-Tavannes*, t. VII, 1^{re} série, p. 369). (p. 10)

62

Déjà cité, l'abbé Maynard fait écho à cette diatribe anti-voltairienne et s'intéresse explicitement à *La Henriade*. Évoquant la lettre de Voltaire qui sollicite le jugement du père Porée au sujet de l'œuvre, il commente :

Sous prétexte de paix et de tolérance religieuse, c'était bien au catholicisme et à Rome, désignés par la Ligue, qu'il déclarait la guerre. Conçue à Saint-Ange, *La Henriade* pouvait n'être d'abord qu'une œuvre poétique ; mais couvée à la Bastille, éclosée en Angleterre, elle ne fut plus qu'une machine de guerre anti-catholique, et même anti-chrétienne.

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Ce n'est pas Henri IV qui a dit cela, c'est le poète incrédule, condamnant à la fois toutes les formes de christianisme. Toute l'œuvre de Voltaire, toute l'*Encyclopédie* est en germe dans *La Henriade*²¹.

Le chanoine Maynard, lecteur attentif du *Syllabus* de 1864, voit derrière l'éloge de la liberté de conscience la mise en œuvre de l'indifférentisme et du relativisme philosophique, véritable péril pour le primat du catholicisme dans les esprits. En citant *La Henriade*, cet ecclésiastique de combat fourbit ses armes contre la nouvelle génération des libres penseurs et contre les tenants de la sécularisation. Ce catholique intransigeant ne peut accepter que le

20 G. Gandy, « La Saint-Barthélemy. Ses origines, son vrai caractère, ses suites », *Revue des questions historiques*, 1868, p. 11.

21 M.-U. Maynard, *Voltaire, sa vie et ses œuvres*, op. cit., t. I, p. 161.

véritable héros de l'œuvre soit la « discorde » et la mise en danger de l'ordre naturel :

De là le merveilleux philosophique et glacial de *La Henriade*, ou plutôt de *La Discordiade* (Bungener, *Voltaire et son temps : études sur le XVIII^e siècle*, Paris, Cherbuliez, 1851, t. 1, p. 171), comme on l'a appelée, puisque la discorde en est le Jupiter aux prises, ici, non plus avec les divinités fabuleuses ou de second ordre, mais avec le Dieu unique et réel. De là, sa donnée et son plan contradictoire : le héros y est Henri IV, ou plutôt, sous ce nom, le protestantisme, c'est-à-dire la liberté de conscience, l'indifférence et l'incrédulité philosophique, aux prises avec la superstition et le fanatisme catholique ; et cependant, c'est le héros qui succombe avec la Réforme et le philosophisme si noble, si tolérant, si généreux, et c'est la Ligue qui triomphe avec ses ridicules et ses fureurs. (p. 162)

L'abbé Maynard n'est guère plus séduit par les qualités littéraires du poème épique de Voltaire, qu'il expédie sans ménagement :

Quant à *La Henriade*, elle n'a de l'épopée que la forme, les machines, la recette, le bagage ; mais l'âme et la vie épique n'y sont pas. À tous points de vue, malgré de beaux vers et même de beaux morceaux, elle est à une distance énorme non seulement des grandes épopées qui honorent l'humanité, mais de certaines épopées de décadence, comme *La Pharsale* de Lucain. (p. 163)

Aux yeux de ces auteurs, *La Henriade* n'est donc qu'une machine de guerre anti-catholique, fruit du combat voltairien contre l'Église. Toutefois, elle est partie intégrante de l'imaginaire historique du XIX^e siècle et elle sert de point d'appui à la tentative de reconquête des intransigeants face à la montée du positivisme, de la libre pensée et du courant laïc. Elle fait partie du paysage culturel et mental de ceux qui souhaitent utiliser l'anti-protestantisme comme « mythe mobilisateur », selon l'expression de M. Sacquin²². Plus qu'au Voltaire historien, c'est au Voltaire « passeur de mémoire » et interprète de l'âme nationale que s'attaquent les plumes intransigeantes du second XIX^e siècle. Son œuvre historique la plus aboutie consacrée à l'histoire de la nation, *Le Siècle de Louis XIV*, reste en revanche vierge de toute attaque.

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV : ANGLE MORT DE L'HISTORIOGRAPHIE ANTI-VOLTAIRIENNE DE MATRICE CATHOLIQUE

Dans son œuvre historique la plus connue et la plus étudiée, Voltaire met en évidence les progrès dans le processus de civilisation réalisés pendant le

22 Voir ci-dessus, n. 2.

règne de Louis XIV. En effet, l'une des conséquences de l'idée de progrès et de la philosophie de l'histoire au cœur de la pensée voltairienne, consiste à valoriser sa propre époque au détriment des époques passées. Cela se manifeste clairement dans la doctrine du « Grand Siècle », telle qu'elle se présente dans le premier chapitre de son ouvrage *Le Siècle de Louis XIV*. Le dernier des grands siècles, celui de Louis XIV, est situé au-dessus d'eux pour plusieurs raisons : d'une part, parce qu'il s'est enrichi de tout ce qui l'a précédé ; ensuite, parce que c'est au xvii^e siècle que s'est vraiment manifestée la renaissance en philosophie et en science expérimentale ; enfin, c'est pendant ce siècle qu'il s'est produit ce que Voltaire nomme la « révolution générale » dans les arts, les esprits, les mœurs, le gouvernement. En réalité, dans cette « révolution générale », sont compris les éléments de ce que l'on peut appeler la « civilisation », qui vont depuis la construction de routes et d'hôpitaux, le développement de manufactures de tissus, verres, tapis, dentelle, la construction de bâtiments, jusqu'aux effets qui accompagnent généralement les époques prospères : les arts, la jouissance, le plaisir, le raffinement, la consommation de biens de confort.

Cette lecture ne peut que flatter les nostalgiques du roi Bourbon, les légitimistes les plus ardents, les défenseurs de la Tradition et de l'alliance du Trône et de l'Autel. Objet de multiples rééditions au xix^e siècle²³, l'œuvre bénéficie du regain d'intérêt que connaît Voltaire sous la Restauration. Pour les libéraux, l'ouvrage est un exercice stimulant d'esprit critique et une ressource contre le conformisme religieux. Pour les royalistes, elle fournit la démonstration de l'excellence moderne de la monarchie. En 1820, Mme de Genlis publie une édition avec des retranchements, des notes et une préface. Ce qui est surtout retranché, ce sont les attaques feutrées contre le clergé, la « satire continuelle de la religion et de la piété ». Les notes signalent les erreurs ou les partis pris du texte ; elles tendent à enlever son statut de référence historique à l'œuvre de Voltaire pour en souligner la réussite comme œuvre littéraire, « un tableau tracé de main de maître ». Le développement de la science historique, l'accès aux documents de première main, permet d'accéder à d'autres sources et d'écrire d'autres ouvrages. Plus que le siècle de Louis XIV, « c'est Voltaire désormais que l'on cherche dans cette œuvre, Voltaire en qui l'on voit le modèle du prosateur et du philosophe²⁴ ». La Restauration se caractérise également par un regain des croisades cléricales contre Voltaire et le « parti des philosophes » : que l'on

23 Dix-sept éditions expurgées et commentées entre 1825 et 1892, d'après Sylvain Menant dans son étude sur « La réception du *Siècle de Louis XIV* » (Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, éd. J. Hellegouarc'h et S. Menant, Paris, Librairie générale française, coll. « Bibliothèque classique », 2005, p. 73-79).

24 *Ibid.*, p. 78-79.

songe aux sermons de Mgr Frayssinous, aux invectives de Louis de Bonald²⁵, ou bien aux philippiques de Joseph de Maistre²⁶. Par réaction, les libéraux, qui fulminent contre le « parti-prêtre », notamment après l'accession du comte d'Artois sur le trône en 1824, convoquent souvent la mémoire du philosophe de Ferney. Dans les deux camps, Voltaire devient un « mythe mobilisateur », notamment dans la polémique anti-protestante ainsi que nous l'avons montré plus haut.

Pour les catholiques intransigeants, le Grand Siècle est avant tout le « siècle de Bossuet » et celui de l'édification des princes par les vertus chrétiennes

Dans ce combat, l'œuvre historique de Voltaire sur l'âge d'or de la monarchie française en Europe n'apparaît pas. Un premier sondage réalisé dans *L'Univers*, dans la *Revue des questions historiques*, dans la *Revue du monde catholique*, dans les *Mélanges religieux* de Veillot pour les années 1850-1860, permet de dire qu'il n'y a pas de trace du *Siècle de Louis XIV* dans la polémique anti-voltairienne. Tout se passe comme si l'historien du « siècle de Bossuet » ne pouvait être l'objet d'attaques ou de quolibets. Si Voltaire apparaît, c'est pour mieux mesurer la distance entre le temps de « l'aigle de Meaux » et le siècle des philosophes. « Le siècle qui vit mourir Bossuet, vit régner Voltaire²⁷ », affirme ainsi Louis Veillot, comme pour signifier l'aura dont bénéficie, aux yeux des intransigeants, l'âge d'or des lettres classiques et de la monarchie absolue. Si le nom de Voltaire apparaît, c'est d'ailleurs à l'occasion d'une défense et illustration de l'enseignement classique, dans laquelle le polémiste catholique vante le « grand âge qui va de saint François de Sales et de sainte Chantal à Bossuet » avant de s'enflammer :

C'est une belle époque, toute pleine de gloire, de lumière, de gravité et de vertu ; pas plus belle cependant que cette splendeur du XIII^e siècle, où M. Lenormant²⁸ ne voulait voir tout à l'heure que des ténèbres. Le XVII^e siècle eut aussi son vice, sans doute, son mal apparent ou caché. Nous sommes tombés presque sans transition, au milieu de l'époque la plus pacifique et la

25 Sur Bonald, nous renvoyons aux travaux de G. Gengembre, notamment *La Contre-Révolution ou l'Histoire désespérante* (Paris, Imago, 1989), ainsi qu'à son article « Était-ce la faute à Voltaire ? L'anti-voltairianisme de Bonald », art. cit.

26 Sur Joseph de Maistre, nous renvoyons à l'édition de P. Glaudes (*Œuvres*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2007), ainsi qu'à l'étude stimulante de Jean-Yves Pranchère, *L'Autorité contre les Lumières. La philosophie de Joseph de Maistre*, Genève, Droz, coll. « Bibliothèque des Lumières », 2004.

27 L. Veillot, *Mélanges religieux*, op. cit., t. VI, p. 505.

28 Membre de l'Institut de France, ethnographe, proche de Guizot et des catholiques libéraux du *Correspondant*, il ne peut être qu'un ennemi aux yeux d'un pamphlétaire catholique intransigeant comme Veillot.

plus ordonnée, des mains de Bossuet à celles de Voltaire. Comment croire que l'éducation n'y fut pour rien²⁹ ?

On aurait pu s'attendre à ce que la polémique, qui fait rage tout au long du XIX^e siècle, entre catholiques et protestants autour de la mémoire de la guerre des Camisards, suscite l'intérêt des polémistes intransigeants. Il n'en est rien : tout se passe comme si *Le Siècle de Louis XIV* constituait l'angle mort de la critique anti-voltairienne dans le domaine historique.

Une polémique évacuée : la guerre des Camisards

66

Dans son étude consacrée à l'historiographie et aux lectures du Grand Siècle, Christian Jouhaud mentionne l'absence de Voltaire dans le combat qui s'engage au XIX^e siècle autour de la mémoire de la guerre des Camisards³⁰. Il n'apparaît nullement comme la source d'une historiographie rationaliste de la révolte des Cévennes. Le camp des historiens et écrivains catholiques ne tire nul réconfort du fait qu'il désigne les Camisards comme « fanatiques » ou « sauvages ». Voltaire juge avec sévérité la révolte cévenole : à ses yeux, l'existence d'enfants prophètes porte à leur comble les méfaits du fanatisme³¹. Le camp protestant, de son côté, ne pouvait se prévaloir d'une telle interprétation, même si cette dernière n'était pas éloignée d'une première historiographie protestante. Eu égard à cette révolte, il importait de faire silence sur la dimension prophétique et violente du soulèvement ; Voltaire n'était donc d'aucune utilité. L'historiographie protestante ne lui sait pas gré de sa condamnation sans équivoque de la révocation de l'édit de Nantes ou de la reconnaissance de la brutalité de la répression anti-protestante. Cette absence du *Siècle de Louis XIV* dans la polémique « prend valeur de symptôme » selon Ch. Jouhaud, dans la mesure où, entre 1840 et le début du XX^e siècle, histoire catholique et histoire protestante « ont été élaborées dans des cadres de pensée où la présence de Voltaire était intense³² ».

Notre enquête tend à montrer que *Le Siècle de Louis XIV* est rarement convoqué dans la polémique anti-voltairienne sur l'histoire nationale au XIX^e siècle. L'ouvrage n'est mentionné ni chez Veuillot, ni dans la *Revue des*

29 L. Veuillot, *Mélanges religieux*, op. cit., t. VI, p. 400-401.

30 Ch. Jouhaud, *Sauver le Grand Siècle. Présence et transmission du passé*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 189-190.

31 Ch. Jouhaud évoque la proximité de Voltaire avec le maréchal de Villars chargé de « pacifier » les Cévennes comme possible explication. Sa répulsion, très évidente dans *Le Siècle de Louis XIV*, s'est atténuée dans des écrits ultérieurs comme « Du protestantisme et de la guerre des Cévennes » rédigé vers 1763, au moment de l'affaire Calas, et donné en annexe à l'*Essai sur les mœurs*. Voir *ibid.*, p. 189.

32 Philippe Joutard, *La Légende des Camisards. Une sensibilité au passé*, Paris, Gallimard, 1975.

questions historiques, ni dans la *Revue du monde catholique*, ni encore par le chanoine Maynard qui passe sobrement sur l'ouvrage dans sa volumineuse biographie, laquelle connaît un réel succès dans les dernières années du Second Empire. Dans l'ouvrage de Félix-Titus Courtat, publié en 1872 – *Défense de Voltaire contre ses amis et ses ennemis* –, si *La Henriade* revient, s'il fait état des attaques de Veuillot et de Maynard, *Le Siècle de Louis XIV* n'apparaît nullement, preuve d'une forme de banalisation dans la réception de l'œuvre, passée au rang de patrimoine littéraire et de leçon de choses historique pour les élèves des collèges et des lycées, ainsi qu'en témoignent les multiples éditions annotées et commentées. L'œuvre « devient un classique au sens propre du terme, destiné aux classes, une fois adapté aux besoins des élèves », affirme ainsi S. Menant³³. Pour les polémistes catholiques et les esprits intransigeants, c'est la plume acide et le philosophe « antichrétien » qui démystifie les figures des *Gesta dei per Francos* qui sont l'objet de leurs attaques et de leurs charges virulentes. Plus que le Voltaire historien, c'est le Voltaire littérateur et polémiste qui mobilise leur plume et leur énergie, dans un combat où s'affrontent le Bien et le Mal, le Siècle et l'Au-delà, la Philosophie et la Vérité. La réception de l'œuvre historique de Voltaire par les milieux catholiques intransigeants apparaît donc subordonnée à leur combat contre le Libéralisme et la Sécularisation. Plus que d'une *réception*, il faudrait parler d'une *instrumentalisation* à des fins polémiques, parfois éloignée des querelles savantes et du débat historiographique.

33 S. Menant, « La réception du *Siècle de Louis XIV* », dans *Le Siècle de Louis XIV*, éd. cit., p. 78.